

Clémence de Biéville

L'été
des hannetons

roman

Denoel

L'été des hannetons

DU MÊME AUTEUR

Les enjôleurs, Denoël, 1993.

Trente-six sculptures de Jean-Louis Faure,
Joca Seria, 1993.

La Chambre, Joca Seria,
musée de l'Elysée, 1994.

Clémence de Biéville

**L'été
des hannetons**

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1996
9, rue de Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24389.3
B 24389.0

Il est temps que les mécréants, les libertins se fassent signe. Leur faiblesse est qu'ils ne peuvent bâtir un temple. Mais qu'ils ne consentent pas à cette politesse du silence, que les croyants ne leur accordent pas. Qu'ils disent : « Nous ne formulons pas d'hypothèse sur le point de savoir si le néant est habité ou non. Mais notre morale peut être plus délicate que celle des croyants. Nous savons le prix de l'éphémère. Nous ne pouvons nous accrocher à Dieu, nous réserver des pardons dans l'au-delà. Nul ne nous punit, nul ne nous sauve. Nos crimes sont irréparables. »

LÉON WERTH

A la mémoire d'Anne et de Margo

1

Albert aimait les routes. Celles qu'il empruntait régulièrement, et les autres, où il ne s'était jamais aventuré, dont il ignorait où elles menaient.

Il imaginait ces rubans de bitume déroulés autour du monde, en lignes fuyantes, en lacis, ces estafilades tracées au cœur des forêts, à peine imprimées sur l'aridité des déserts, à l'assaut des montagnes dont elles découpaient les cols de falaises de roche nue, et tous ces chemins croisés, se mêlant les uns aux autres, jamais perdus, toujours conduisant ailleurs, lui donnaient la sensation que le globe était immense et qu'il était sous ses pieds.

Parfois, il se demandait si ça faisait mal à la terre, ces routes, comme des cicatrices, des égratignures. Confus, il ralentissait avec l'espoir de peser moins lourd. Mais la plupart du temps, il croyait que ça l'amusait, la chatouillait, toutes ces voitures qui parcouraient son écorce, et cette idée le rendait

heureux, la terre se roulant de plaisir sous la caresse de milliers de pneus.

Il secoua la tête. Son esprit était toujours encombré d'images saugrenues. Il essayait de se corriger. Les gens normaux ne pensaient pas ainsi. Il savait qu'à Murdaires on le trouvait un peu fêlé. Un jour, il avait entendu la jeune Mme Jouvence dire à Monsieur qu'il avait la cervelle d'un oiseau. Il s'était cru blessé, mais Monsieur avait pris sa défense : « Peut-être, mais personne ne conduit comme lui. »

Albert ne pouvait se défendre d'un mouvement d'orgueil quand il se répétait cet éloge. C'est vrai qu'il conduisait bien. La preuve : Monsieur, dont on disait qu'il ne se reposait sur personne, s'abandonnait à lui avec la confiance d'un enfant. Il s'endormait.

Albert admirait sa façon imperceptible de glisser dans l'inconscience. Son corps ne s'affaissait pas, son menton ne retombait pas avec des soubresauts sur sa poitrine. Le rythme de sa respiration se modifiait à peine. Le vieux chauffeur comprenait que seul un grand homme pouvait dormir avec une telle élégance, et il faisait en sorte de ne pas troubler ce repos. Il n'avait pas son pareil pour accélérer ou rétrograder en douceur, et quand il le fallait, il savait ouvrir et fermer les portières sans le moindre bruit.

Cependant, Monsieur aimait être éveillé avant d'arriver à Murdaires. Albert toussa.

– Nous approchons, Monsieur.

Jean Jouvence ouvrit les yeux.

– Je sais, Albert. Je ne dormais pas, je réfléchissais.

Albert rit sous cape. Monsieur n'admettait jamais s'être assoupi. Il pardonnait à son patron ce petit mensonge. C'était l'unique faiblesse qu'il lui connût et elle le lui rendait plus proche. Pour tout l'or du monde il ne l'eût trahi.

Après avoir quitté la plaine, la route s'élève à flanc de coteau. Les feuillus se clairsemment. On pénètre dans l'ombre des sapins. Leurs silhouettes verticales enferment dans une double haie monochrome les virages en épingles à cheveux qui se succèdent, raides et serrés les uns aux autres. Il y a un plat. On s'engage dans un goulet, creusé à même le roc. Le chemin débouche à pic sur la gorge de Murdaires. On la découvre d'un seul regard, coulée d'est en ouest entre les versants abrupts de la montagne.

Le soleil venait de disparaître derrière la cime des résineux. La Dent du Lynx, dressée au levant comme une sentinelle minérale, recevait de plein fouet ses rayons.

– Arrêtez-vous un instant, pria Jouvence.

Il descendit de voiture et fit quelques pas le long

du précipice. En contrebas, la vallée déroulait ses pentes déjà recouvertes d'ombre. Le cours presque rectiligne du torrent y dessinait un fil luisant, bientôt happé par les premières maisons du bourg. L'agglomération, noyée sous une brume violette, répandait vers l'ouest sa tache imprécise. Des lumières commençaient de s'y disséminer comme des lucioles dans un pré.

Aucun des sites qu'il avait visités dans sa vie, si grandioses et célèbres qu'ils fussent, ne pouvait se comparer, selon Jean Jouvence, à ce paysage. Il éprouva une sensation de bonheur physique et s'appuya des deux mains au métal froid du garde-fou. Au même instant, les réverbères s'allumèrent, refoulant les champs et la montagne dans une brusque et complète obscurité. L'éclairage public, rayonnant de la ville soudain illuminée comme un tas de braises, traçait dans le noir un filigrane de lampadaires, aussi léger qu'une décoration de Noël, et révélait, çà et là plus dense, la présence de lieux-dits égarés tout autour de la vallée.

Ce n'est pas grand-chose, Murdaires. C'est, au fin fond de la Franche-Comté, une commune industrielle qui compte avec ses hameaux tout au plus sept mille habitants. Aucun voyageur ne fait le détour pour en admirer l'église, et à vingt kilomètres de là, on ignore jusqu'à l'existence de sa gazette hebdomadaire. Pourtant, rien ne grisait autant Jou-

vence que d'y revenir, même après une courte absence. C'était sa ville. Il en était le roi.

Il regagna son automobile. Le parfum de cuir neuf qui y flottait redoubla son bien-être.

– Descendons, Albert, j'ai hâte d'être à la maison.

Les notables de Murdaires vivent presque tous à l'extérieur du bourg, sur la Colline du Général ; ils se la partagent de façon équitable, comme on peut le vérifier au cadastre de la ville. La surface de chaque parcelle oscille entre trois mille quatre cents et cinq mille mètres carrés, et ils ont poussé le sens de l'harmonie jusqu'à les planter des mêmes essences. La Colline est un grand jardin où prédominent l'isocèle sombre du cyprès, le hêtre pourpre et la haie de troène, dont le feuillage persistant préserve tout au long de l'année l'intimité de chacun et garantit aux heureux propriétaires des rapports de bon voisinage.

Jean Jouvence et les siens habitaient la Maison-Haute, qu'on appelle à Murdaires le Château-Galtat, du nom de la famille qui l'a construite et possédée pendant près de deux cents ans. C'est le plus beau domaine de la ville. Il possède un parc clos de quatre hectares et son mur d'enceinte coiffe le sommet de la Colline d'une couronne de pierre. Jouvence l'avait racheté une dizaine d'années aupa-

ravant au dernier baron Galtat, que sa négligence et son orgueil avaient ruiné. On évitait de parler devant Jouvence des événements tragiques qui avaient accompagné l'achat de cette maison.

Dans les premiers temps qui suivirent la transaction, Edouard Galtat venait chaque matin surveiller les travaux de réfection qu'avait entrepris Jouvence. Personne n'osait l'en empêcher. Le vieil homme, armé de sa canne ferrée et de son feutre tyrolien, s'introduisait dans chaque pièce, fouillant le moindre recoin d'un œil avide, cherchant à voix haute, au grand amusement des ouvriers, la faute immanquable qu'allait commettre le nouveau riche. Il ne la trouvait pas. La curiosité et la déception de l'ancien châtelain avaient d'abord fait la joie du pays. On le voyait, chaque jour plus affligé, regagner à pas lents le bourg où il faisait halte dans un café. Attablé, solitaire, il s'élevait contre ce siècle où l'argent est une valeur suprême et, oubliant qu'il en avait eu beaucoup, il rêvait à ce qu'un peu de fortune lui eût permis d'accomplir. Son xérès bu, il s'en allait en soulevant son chapeau, digne et distant comme il l'avait toujours paru, inconscient de l'antipathie et des sarcasmes qu'il suscitait.

Au fur et à mesure que les travaux avançaient, on le vit moins. Sa femme et lui se terraient dans leur petit logis, sous l'église. Les Murdairois se désintéressèrent peu à peu de la déconfiture du vieux baron. Mais le lendemain de leur emménagement

dans la Maison-Haute, parfaitement restaurée, les Jouvence le trouvèrent pendu à une branche du grand cèdre, sous leurs fenêtres.

En passant devant l'arbre, Albert détournait toujours les yeux. Il n'oubliait pas que c'était lui qui avait aidé Monsieur à dépendre le corps avant l'arrivée de la police, et il n'en admirait que davantage Monsieur, qui n'avait jamais l'air d'y penser.

Pauline Galtat, la fille du malheureux baron, vivait à Paris. Le suicide de son père et sa ruine lui semblaient une preuve de sa noblesse. Elle cultivait la désinvolture comme une élégance. Il y avait selon elle de la vulgarité à s'efforcer, si peu que ce fût, pour obtenir ou conserver quelque chose.

Aussi, après quatre années de liaison, se laissa-t-elle quitter par son amant avec un détachement qui ôta tout remords au volage, et lorsque, quelques semaines plus tard, elle apprit qu'elle était licenciée, le flegme dont elle fit preuve souleva l'admiration de ses collègues.

Du célibat et de l'oisiveté retrouvés, elle ne connut d'abord que les délices. Elle s'offrit des luxes de solitaire, le cinéma l'après-midi et le choix du programme de télévision. Elle se prélassa le matin dans un pyjama informe et ne fit son lit qu'avant de s'y

coucher. Elle alla chez le coiffeur, sacrifia ses boucles, flâna, perdit son temps, se grisa de liberté.

Elle sortit, à droite et à gauche. Elle était jeune, plaisante, et s'était longtemps adonnée à un homme et un métier en vogue. Il n'apparut pas immédiatement que sans l'un ni l'autre, elle était moins vive et moins jolie. On lui fit donc fête, d'autant plus qu'on a souvent besoin d'une femme seule à table, pour équilibrer un nombre impair de convives. Son orgueil soulageait les gens du poids de la sollicitude. Les bonnes amies avec qui elle déjeunait pouvaient l'assurer de leur soutien en toute quiétude. Elle ne leur rappelait jamais leurs promesses. Elle rendait l'amitié facile.

Le temps filait, cependant. De jour en jour, Pauline trouvait moins d'attraits aux draps défaits par le seul sommeil, aux dîners en ville et aux reparties mondaines.

Elle perdit de son entrain et les gens s'éloignèrent d'elle. Aux yeux de ses anciens collègues, elle incarnait le spectre du chômage et ses vieux amis menaient une vie trop différente de la sienne. Ils n'osaient plus lui en faire partager les joies et avaient des scrupules à lui en dévoiler les soucis. Sans lamentations ou réjouissances communes, l'affection s'affadit.

Par ailleurs, bien que sa situation la condamnât à tout espérer d'une rencontre, Pauline éprouvait peu de plaisir à en faire de nouvelles. Quand on a

franchi la trentaine, on commence à trouver que la plupart des inconnus se ressemblent. Au premier regard, Pauline avait l'impression de tout savoir d'eux. Elle acceptait pourtant les invitations avec l'espoir vague d'une surprise. La surprise se limitait d'ordinaire au choix du restaurant. Concentrée sur son assiette de tomate-mozzarella ou son sushi au thon gras, elle écoutait Pierre, Paul ou Jacques raconter leur métier, leur divorce ou les travers de leur mère. A son tour, elle déclina son état civil, expliquait ses tribulations et son dégoût pour la betterave avec le sentiment nauséux de répéter pour la énième fois, et de plus en plus mal, un mauvais numéro.

Au dessert, les fiches signalétiques de chacun dûment exposées, il y avait un vilain silence. C'était l'heure trouble où son interlocuteur et Pauline comprenaient qu'ils ne feraient pas l'amour ensemble, ne se promèneraient nulle part et ne se reverraient pas. Un dîner pour rien. Le monsieur s'empressait de réclamer l'addition, proposait d'une voix molle un dernier verre quelque part et la raccompagnait chez elle, muet et soulagé.

Six mois s'écoulèrent de la sorte. Les économies de Pauline fondaient. Elle se mit en quête d'un travail. Elle téléphona à ceux, parmi ses amis et relations, qui pouvaient lui être utiles. Leurs voix, au bout du fil, furent d'abord chaleureuses. Puis elle eut du mal à les joindre. Des secrétaires polies

promettaient de transmettre ses messages, affirmaient un peu plus tard, agacées, l'avoir fait. On la rappellerait. Demain. La semaine prochaine.

Elle écrivit, envoya quelques dizaines de curriculum vitae. Elle guetta le courrier chaque matin. Puis elle cessa de guetter.

Elle marchait au hasard des rues. Elle allait vite, les yeux baissés, les mains dans les poches, et ne regardait rien autour d'elle. Elle n'avait pas le cœur à musarder, ni à admirer quoi que ce fût. Mais le mouvement de la marche et la fatigue qu'elle procure après quelques heures l'apaisaient.

Un jour, comme ses pas l'avaient portée sur les bords de la Seine, elle s'accouda au parapet. Le soir tombait. Des flots de voitures, emmaillées les unes aux autres, enguirlandaient les berges de leurs feux. Rive gauche, les fenêtres s'éclairaient, trouant les façades de rectangles lumineux. C'était l'heure où les gens rentrent chez eux, se déchaussent, fourbus. Il lui sembla que tous, sauf elle, avaient une oreille complice à qui conter leur journée. Elle croyait entendre leurs rires, les jappements des chiens et les cris des enfants. Des plats mijotaient, un peu partout dans la cité.

Les derniers reflets du soleil incendiaient la verrière du Grand-Palais d'un contre-jour électrique. Plus loin, le squelette doré de la tour Eiffel surgissait au-dessus de la masse accidentée des toits. Mille fois, depuis plus de quinze ans qu'elle habitait Paris,

Clémence de Biéville

L'été des hannetons

Il était persuadé que les hommes ne bâtissent que sur leur souffrance, dans le but de magnifier leurs erreurs, et que toute entreprise audacieuse et réussie ne consiste, en réalité, qu'à dissimuler une faille. Il disait que ceux qui ne se trompent pas restent stériles, et que le ressort de toute œuvre, de toute grande action, c'est la faute...

- Le péché originel, en sorte, interrompit Pauline.

Lui c'est Jean Jouvence. Fils de garde forestier, héros de la Résistance, industriel avisé, sa personnalité domine Murdaires, la petite commune de Franche-Comté dont il est maire.

Apparemment, rien n'a changé dans le bourg, où Pauline revient après quinze ans d'absence.

Mais Pauline peut-elle oublier que son père, un aristocrate déchu, s'est suicidé après avoir vendu sa maison à Jean Jouvence ?

Peut-elle oublier que cette maison était autrefois « un univers sans adultes, un paradis » ?

Le premier ouvrage de Clémence de Biéville, *Les Enjôleurs*, avait été sélectionné pour le Goncourt du premier roman.



B 24389.0  1.96
ISBN 2.207.24389.3
98 FF TTC